

LES MAGES, QUI SONT-ILS ?

La « manifestation » de Jésus aux Mages est à juste titre considérée comme le signe que le Messie ne venait pas que pour les Juifs, mais pour tous les hommes. Mais... qui sont-ils, ces Mages ? Ce terme – en grec, *mágoi* - on le retrouve, en effet, dans le livre du prophète Daniel (version grecque). A plusieurs reprises on nous parle de ces « *mágoi* » (*magiciens* dans la traduction française de la plus part des Bibles), qui sont appelés par le roi Nabucodonosor (Dn 2,2.10). Il les appelle, en effet, à la suite du fait qu'il rêve d'une imposante statue composée par des différentes parties, en or, en argent, en bronze, en fer et en argile ; mais ce qui l'effraie c'est que cette statue soit brisée par une pierre, qui, après, devient une grande montagne. Mais aucun de ces *magiciens* n'est capable d'aider le roi, qui décide de condamner tous les savants à la peine de mort. C'est à ce moment qu'intervient Daniel, jeune savant israélite déporté à Babylone, qui révèle au roi que les différentes parties de cette statue représentent le royaume de Nabucodonosor lui-même, les Babyloniens, et les royaumes qui lui succéderont, qui, tous, seront brisés par la pierre du rêve, qui devient une grande montagne. C'est cette montagne que Daniel définit comme « un royaume dressé par le Dieu des Cieux, qui jamais ne sera détruit, qui ne passera pas à un autre peuple, et qui subsistera à jamais » (cf. Dn 2,44). Dans cette prophétie, l'Eglise a vu la royauté du Christ.

Et voilà que les *mágoi* (mages) réapparaissent dans l'évangile de Saint Matthieu, pour honorer, cette fois-ci, l'enfant Jésus. C'est l'un des retournements caractéristiques de l'histoire du salut : les derniers deviennent les premiers. Les héritiers spirituels de ces magiciens babyloniens qui avaient été aveugles sur le sens profond de l'histoire, se prosternent aujourd'hui devant le Dieu caché dans le petit enfant, en devançant les sages et les notables israélites. Pas pour les écraser, mais pour les sauver, comme, à l'époque de Nabucodonosor, leurs ancêtres ont été sauvés par le juif Daniel de la punition du roi (Dn 2,12). C'est cette origine des mages qui a peut-être été retenue lorsqu'on a réalisé les fresques de l'église de Saint Sébastien à Rome, où on les représente vêtus d'une tunique courte ceinturée, d'un ample manteaux et d'un bonnet phrygien, comme les prêtres de Mithra, culte venu de Perse – ces prêtres étant connus pour être des astrologues fameux – ou comme Ananias, Azarias et Misaël, les trois jeunes sages dont parle le prophète Daniel, habillés à la mode babylonienne et implorant la miséricorde du Dieu du Ciel (Dn 2,17-18).

LES DONS DES MAGES

1) LE DON DE L'OR

Dans le don de l'or à l'enfant Jésus, on entrevoit, selon les Pères de l'Eglise, le tribut dû à un roi. En effet, il est propre des rois de prétendre de leurs sujets des tributs en monnaies pour pouvoir bien gérer leur royaume.

Par conséquent, ce don montre que ce bébé qu'était l'enfant Jésus était vu, par les trois mages, comme un roi. Or, la caractéristique d'un roi, c'est d'avoir beaucoup de pouvoir. Souvent, à l'époque, il s'agissait d'un pouvoir absolu. Mais, apparemment, on ne voit pas de manière claire que Jésus ait eu beaucoup de pouvoir dans sa vie. Cela veut dire que ce pouvoir n'est pas un pouvoir classique, comme, non plus, cette royauté. D'ailleurs, c'est Jésus lui-même qui le dit, en répondant à Pilate lorsque celui-ci lui demande s'il est roi. Il lui répond : « Mon Royaume n'est pas de ce monde. Si mon Royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. (...) ». Et, quand Pilate insistera en lui demandant à nouveau : « Donc, tu es roi ? », Jésus lui répondra en disant : « Tu le dis : Je ne suis né, et je ne suis venu en ce monde, que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. ». Sur quoi, la question désabusée de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » (cf. Jn 18,36-38).

La réponse viendra de là peu, sur la croix : là, Jésus montrera que la vérité c'est l'Amour. Amour qu'il montrera vis-à-vis de ses propres ennemis, en demandant à son propre Père de les pardonner (cf. Lc 23,34). Et, en même temps, il montrera qu'il a un pouvoir extraordinaire, que personne, jusqu'à ce moment-là, n'avait eu : le pouvoir de continuer à aimer ses ennemis pendant que ces derniers le tuaient. Et cet amour était tellement plus fort de la mort, que la mort n'a pas pu le tenir en son pouvoir, et Dieu le Père l'a ressuscité ! Voilà la Royauté de Jésus, voilà le vrai roi !

Si on lit attentivement la Passion selon Saint Jean, on se rend compte que l'évangéliste décrit la crucifixion comme une intronisation, en commençant par son arrestation, jusqu'à la mise au tombeau. Et, le trône, c'est la croix.

Il n'y a pas en effet de pouvoir plus grand d'aimer quelqu'un qui ne nous aime pas ! Si on peut aimer, continuer à aimer, quelqu'un qui ne nous aime pas, personne ne peut rien nous faire ! Personne ! Celui qui peut aimer, malgré la difficulté des situations objectives, est un homme heureux ! Parce qu'on ne peut pas aimer et être malheureux ! On peut aimer et souffrir –il n'y a pas, d'ailleurs, d'amour sans souffrance, si on aime l'autre sans conditions - mais on n'est pas malheureux ! On peut arriver à dire que c'est un antidote contre le malheur et la tristesse ! Et c'est la condition de la paix : en famille... dans le monde...

2) LE DON DE L'ENCENS

L'encens était toujours offert à Dieu, en premier lieu dans le Temple de Jérusalem, où il créait une colonne de fumée qui s'envolait vers le ciel, en symbolisant le lien entre Dieu et le peuple, et les prières du peuple qui montent vers Dieu. Les mages, en offrant de l'encens à Jésus, le reconnaissent comme Dieu.

Cela est en relation avec l'argument dont on vient de parler, c'est-à-dire la Royauté de Jésus. C'est parce qu'il était Dieu que l'enfant Jésus a pu continuer à aimer jusqu'au bout ses ennemis sur la croix. Parce que c'était l'Amour lui-même.

Quelqu'un pourrait penser : s'il a aimé parce qu'il était Dieu, cela veut dire que nous, qui n'avons pas la nature divine, ne pourrions jamais aimer de telle sorte. Et, pourtant, peu de temps après la Pentecôte, on a déjà le martyr de Saint Etienne, qui, en mourant, crierait en disant : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché. » (Ac 7,60) Le cri est d'ailleurs l'expression de la volonté de pardon d'Etienne. Et, après Etienne, une foule de témoins répercutera ce même pardon.

Nous sommes, là, devant une impasse : Jésus a aimé de telle sorte parce qu'il avait la nature divine, et pourtant, après lui, d'autres personnes aimeront de la même façon. Et, détail à ne pas négliger, toutes ces personnes seront des disciples de Jésus. Cela peut vouloir signifier une seule chose : que ces personnes avaient, elles aussi, la nature divine. Non pas par naissance, mais par grâce.

En effet, par le baptême, on devient « fils adoptif de Dieu qui est devenu participant à la nature divine » (Catéchisme de l'Eglise Catholique [CEC], n°1265 ; cf. 1^e épître de Pierre 1,4). C'est, d'ailleurs, le pardon des péchés que le baptême nous donne (CEC, n° 1263), qui nous permet de participer à cette nature divine. Autrement dit : c'est le pardon que le Christ nous a donné sur la croix, qui nous permet, à notre tour, de pardonner.

Mais, maintenant, une autre question se pose : pourquoi nous, encore, ne pouvons pas aimer comme Jésus a aimé, comme Etienne a aimé, comme beaucoup d'autres ont aimé ? Paul, Pierre, Maximilien Kolbe, etc. ! On est bien loin de la foi des martyrs !

Notre problème, c'est que notre baptême ne s'est pas épanoui. Notre foi ne s'est pas développée. En effet, dit encore le catéchisme de l'Eglise catholique, « la foi demandée pour le Baptême n'est pas une foi parfaite et mûre, mais un début, qui doit se développer. » (CEC, n° 1253). Comment la développer ? Au moyen de deux autres sacrements, l'Eucharistie et le sacrement de la Réconciliation, qui perpétuent le pardon donné par le Christ. A l'Eucharistie on peut en effet entendre la Parole de Dieu, qui nous dévoile nos péchés à la lumière de l'Amour de Dieu, comme Jésus sur la croix, de manière que à pouvoir les voir sans peur. On pourra alors se confesser, en disant ce

que nous avons vu de nous-mêmes, en disant nos péchés, pour pouvoir s'entendre dire que Dieu continue à nous aimer, pour pouvoir entendre qu'il nous pardonne.

C'est ce pardon qu'on pourra à notre tour transmettre, et qui nous permettra, un jour, d'exercer la même Royauté que le Christ a exercée.

3) LE DON DE LA MYRRHE

Le troisième don que les mages offrent à Jésus, c'est la myrrhe. Or, la myrrhe est un baume très parfumé qu'on utilisait pour embaumer les morts, et pour éviter qu'ils dégagent de la mauvaise odeur. Quel drôle de cadeau, pour un enfant nouveau-né ! Et, pourtant, ce cadeau est important. Pour plusieurs motifs :

- a. Avant tout, par la myrrhe, les mages prophétisent la mort de Jésus : et, on l'a déjà vu, c'est à sa mort qu'il montrera sa royauté et sa divinité, par le pardon qu'il donnera !
- b. En outre, la myrrhe indique que les mages, en cet enfant, n'ont pas vu que le Roi et le Dieu, mais aussi l'Homme, parce qu'ils en envisagent la mort. Il est « vrai Dieu et vrai homme » (Symbole de Nicée-Constantinople). Cela est important, parce qu'on aurait pu se dire, par exemple : « Oui, Jésus a pardonné. Mais... c'était facile, pour lui, il était Dieu, et pas homme. Et, s'il n'était pas homme, il ne souffrait pas pour ce qu'on lui faisait, il n'éprouvait pas la douleur, il n'était pas vraiment affecté par la haine de ses tortionnaires. Mais, moi... moi, je suis homme. Et je ne peux pas pardonner pour ce qu'on m'a fait, parce que, moi, moi j'ai souffert comme un homme ! » Ce raisonnement nous empêcherait de prendre en considération la possibilité d'aimer comme Jésus a aimé, et nous exclurait du bonheur. Au contraire, en étant Jésus vrai homme, en plus d'être vrai Dieu, il a souffert comme homme, et il a pardonné aussi par sa volonté humaine, qu'il a dû conformer, tout au long de sa vie, et pas sans effort ou larmes (cf. Mt 26,39-42 ; He 5,7) – comme on le voit bien au Gethsémani - à sa volonté divine. Et il a pu le faire parce qu'il savait que son Père l'aimait et qu'il ne pouvait pas vouloir son mal, même si le supplice de la croix se profilait. De même pour nous, notre vie, notre vie chrétienne, notre vie baptismale, dirais-je, c'est de conformer notre volonté humaine à la volonté de Dieu. Nous aussi, comme hommes, le pourrons faire, comme Jésus l'a fait : mais nous le ferons seulement lorsque nous serons certains de Son Amour, qu'Il nous a transmis par le Christ. Et quand nous serons disposés à le recevoir.
- c. Enfin, la myrrhe n'annonce pas que la mort de Jésus, mais aussi sa résurrection, puisque la bonne odeur qu'elle dégage contraste avec la mauvaise odeur de la putréfaction du corps. Et c'est la résurrection de Jésus la démonstration la plus claire qu'il a aimé jusqu'au bout, parce que cet Amour qu'il a eu envers ses propres ennemis était plus fort que la mort, il a détruit la mort !